

CV Photo

Donigan Cumming
Le Journal de Harry

Donigan Cumming
Harry's Diary

Nicole Gingras

Numéro 27, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1196-9261 (imprimé)

1923-8223 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, N. (1994). Donigan Cumming : *Le Journal de Harry* / Donigan Cumming: *Harry's Diary*. *CV Photo*, (27), 19–27.

Le *Journal de Harry* constitue le coeur de *Pretty Ribbons*, la plus récente œuvre de Donigan Cumming, réalisée sur plus de dix ans. *Le Journal de Harry* fait figure d'élément étranger dans l'ensemble de la production du photographe par la facture des images de cette série, par son traitement quasi amoureux envers ses modèles et par l'épuration du moment dramatique représenté dans chacune de ces photographies.

Se succèdent dix-huit photographies alignées sur des murs tapissés d'extraits du journal intime de Harry Strong, reproduits sur un papier modeste en caractères d'imprimerie. Harry est un ami du photographe. Il meurt à cinquante-cinq ans, atteint d'un cancer du pancréas, et laisse son journal à Donigan Cumming qui en édite des passages pour cette série photographique. Nettie Harris y est l'unique personnage féminin. Elle rayonne. Muse, femme caméléon, à la fois sphinx et phénix, Nettie Harris, un réservoir de souvenirs, d'images, d'expériences, de traumatismes, de peurs contenues et transgressées. La pièce devient une gigantesque chambre blanche où se développent des instants évoqués, inventés, remémorés par des corps, par des couples qui se font et se défont. Car tel est le propos du journal tenu par Harry Strong : des relations impossibles à inscrire dans la durée, un univers de déception amoureuse et de trahison renouvelées.

Une femme, la même, est associée tour à tour à différents protagonistes ; en tout cinq figures masculines, pour représenter dix couples. Au coeur de ces mises en relation, non pas la répétition, mais la reprise nous laisse entrevoir chacune de ces poses comme unique et différente. Les poses sont réduites à leur minimum, à leur essence, d'où leur force d'évocation. Elles constituent une suite d'expressions du corps au repos et s'appuient sur un langage gestuel né de l'association et de la proximité d'un corps avec un autre. On décèlera alors entre Nettie Harris et son partenaire du moment des liens différents de connivence et de proximité : liens de parenté physiques tels ceux pouvant exister entre frère et soeur, tension sexuelle, fragilité du corps dans la maladie, grande lassitude ou total abandon entre l'homme et la femme.

« Ce que la photographie propose, c'est de nous mettre en parfaite ressemblance avec nous-mêmes sans aucun critère pour en juger, au point qu'avec Blanchot on pourrait dire que l'extrême de la ressemblance, c'est de ne ressembler à rien, ou de se ressembler tous¹. »

Chaque retour d'une pose ou d'un geste permet de revisiter un lieu, un souvenir et d'inscrire encore plus profondément les traces, de les recréer pour mieux étoffer le corps. La force des images soutenues par la présence de Nettie Harris rend difficile la séparation entre le modèle et la femme de près de quatre-vingts ans. Entre la vie et la pose, il existe tout un univers de leurre, de fantaisies que l'on voudrait tour à tour vraies et imaginaires.

« Déjà je ne suis plus qu'une fine pellicule recouvrant un amoncellement de souvenirs.

Je n'en peux plus. Qu'adviendrait-il de moi si cette peau venait à se rompre ? »

Notre regard porté sur les murs de la galerie est attiré par la lecture de ces documents intimes. Il se superpose aux voix qui nous livrent ce même texte que nous lisons. Ce chevauchement du regard et de l'écoute illustre l'inévitable interrelation du sonore et du visuel chez Cumming. Il révèle également la complexité d'un dispositif qui hésite entre l'évanescence et le corporel. Il y a quelque chose de troublant et de puissant dans ces voix sans corps qui rappelle obliquement le dédoublement créé par la séparation entre le modèle et son image, entre la scène / le réel et la mise en scène. Autre effet de dédoublement, Donigan Cumming intervient sur la bande sonore. Il mêle ainsi sa propre voix à celle de l'homme nous livrant des extraits du journal de Harry et à la voix de Nettie Harris lisant un de ses poèmes. Comme les modèles et personnages de son imposante fresque, il est à la fois lui-même et autre dans cet impressionnant cycle d'investigation romanesque.

D'une image à l'autre, d'un extrait du journal à l'autre, on reconnaît le désir et la nécessité partagés par le photographe et ses modèles de s'attarder aux marques inscrites sur le corps, aux incidents du quotidien qui contribuent à rendre unique chaque existence. On perçoit chez Donigan Cumming une fascination pour la transmission orale. Il sait que le charme de la petite histoire opère irrésistiblement sur l'imaginaire. Un réseau complexe d'effets d'impressions est ainsi mis en œuvre. Le spectateur est convié à une réflexion sur la transformation des émotions en souvenirs, opérations du temps qui questionnent la fragilité et la vulnérabilité des expériences. Les images se lisent comme des multiples d'une réalité. Les paroles se succèdent et se répètent. Elles forment toutes deux une boucle qu'engendre un texte sans fin qui, dédoublé, supporte l'effet miroir présent dans les séries photographiques. Des personnages s'exposent et s'imposent à nous.

La voix comme le corps laissent des traces. Ils secouent l'inertie qui s'installe souvent dans l'image. La voix parle du corps. Elle est la mémoire des corps. Nettie Harris prête son corps, sa voix et son histoire à celle de Harry Strong. Figure ambivalente et difficile à fixer, elle est toujours là, jamais la même et toujours elle-même dans ce rapport de séduction et de fascination qu'elle nourrit. Entre le photographe et son modèle un étonnant rapprochement s'opère. Désormais, il faudra parler de ce qu'ils nous ont donné à voir : des images informées par leur présence, leur regard et leur vision.

Sous l'emprise du magnétisme de Nettie Harris et des témoignages de Harry Strong, *Le Journal de Harry* réussit par son climat d'intimité à s'approcher de ces drames quotidiens qui font notre existence. Dans ce flot d'images et de paroles, photographies et sons participent tous deux de la fiction. Les personnages apparaissent et disparaissent. Ils teintent au passage les images que nous regardons. Ils révèlent le poids du corps sur la mémoire et le vide de la disparition.

Nicole Gingras

donigan cumming

Le Journal de Harry

Epreuves argentiques

Donigan Cumming est photographe et vit à Montréal. Son travail est exposé dans différents musées et galeries au Canada, aux États-Unis et en Europe (solos, expositions thématiques, biennales de photographie).

Nicole Gingras est commissaire de l'exposition Donigan Cumming — *Diverting the Image / Détournements de l'image*, présentée à la Art Gallery of Windsor et au Centre international d'art contemporain de Montréal dans le cadre des Cent jours d'art contemporain. Elle est également réalisatrice de *Les Images des autres*, un film portant sur quatre photographes, et l'auteure d'essais sur la photographie, le cinéma et la vidéo. Nicole Gingras prépare actuellement un deuxième recueil d'essais sur les liens entre la photographie et le cinéma.

1. SALLENAVE, Danièle. « Le corps imaginaire de la photographie » in *Le Corps et ses fictions*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 93.

2. HAUSHOFER, Marlen. *Le Mur invisible*, Coll. Babel, Paris, Éditions Actes Sud, 1992, p. 244.

aged! She looks so worn out. She is my age, or a year or two older.

Issue orders: operation survival must start.

March 15, 1979

21:56

I hate the woman and would like to hurt her very bad.

March 16, 1979

First attempt to socialize - Tommy took me to the university club - I met some women. They were kind to me. I am a bit out of it though. Poor Tommy she is in such poor shape: talks about liberation and about a good fuck with some animal! It is really pathetic.

Order of battle:

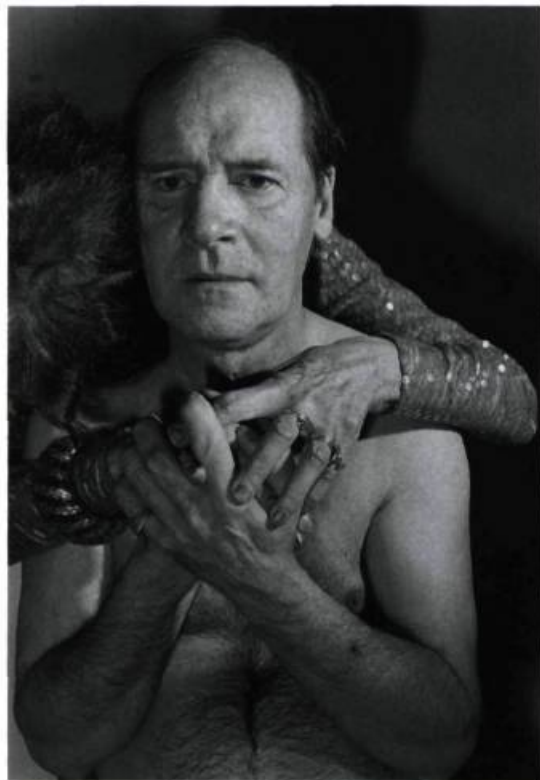
1st motorized to launch an attack in the sector of Vieux Montreal.

No stopping for casualties.

Saturday, March 17, 1979

I saw Donna getting into her car and a man next to her. It was devastating, especially when I remember that last night at about 1:30 when I came back I saw her lights out.

Second male voice - Harry lived in the apartment block



called "Shady Nook" on Souvenir Street, across the street from my house and four houses east of Donna's flat. His apartment was on the second floor overlooking the street.

It is so strange how that sight affected me. I am still shaken. The idea that she sleeps with others infuriates me. I have to get over it.

23:19

March 18, 1979

The sight of Donna entering her car and a man sitting next to her drives me to a state of complete obsession. I imagine her making love to the chap. Despite the fact that I rejected her, I am still hurt by the idea. I'm incapable of coherent thought. That image as well as she must be forgotten. Somehow the remembrances persist and irritate me beyond logic and comprehension. I stop thinking for a few seconds and then the images return. That woman, that woman, that damnable whore! I curse her. The whole day has been a continuous restlessness. In and out and in again. Very upset indeed.

24:06

23:00 hrs

She has come back and now the gnawing question is: is she alone?

Why is my life still dominated by that woman?

24:19

Possible scenarios:

She has spent the weekend with someone. I doubt that she has been in her country house - I called twice. She must have gone some distance. The car is very dirty.

Saturday at noon (rather at about 1 pm) she left accompanied by somebody: there were clothes suspended on a hanger - this is not her habit. If she left yesterday and came back today she may have gone with Merrill - to Lachute perhaps? I do not know with whom she left - she did not have a car. She is not calling me and I'm sure she will never call me again.

Question: Why am I so obsessed with her?

23:30 hrs: Again very restless - I went out to eat and noticed that she is not at home. Is it possible that she has a lover in Montreal?! Yes it is.

I wonder what kind of a person he is. If he is the same one I saw Saturday - he reminded me of Merrill. Strange I get more and more tense. Good God! Why can I not obliterate her from my memory?

September 6, 1981

After many a month of hesitation and debate I got the apartment in August. It is strange but I feel better in these surroundings - despite the fact I sneer at the entrance.



Second male voice - Harry was appalled. So many people lived like pigs. But his own efforts at a Spartan lifestyle sometimes depressed him. He sensed a failure of spirit. For instance, the photographs I took in January '74 in his room on Durocher Street depressed him. Before he saw them he had been gleefully proud of the way he had pared back to the "essentials". He encouraged me to take a few shots to prove his point. Nothing turned out as he had imagined. I could have told him that.

Now Anne has been nearly 3 WEEKS with me - that makes life easier. I must be careful with the girl, most of all I must avoid...

26:43

PRETTY RIBBONS - LE JOURNAL DE HARRY STRONG

Le 15 février 1972

Le docteur Fleury n'a pas été très réconfortant, et il ne m'inspire pas tellement confiance non plus. Mon «adème gravis» est fini, mais je perçois maintenant un problème du côté droit de mon visage: j'ai senti une petite bosse sur ma mâchoire. J'ai encore trop chaud! Je n'arrive pas à dormir.

Laura ne sait pas à quel point elle me manque.

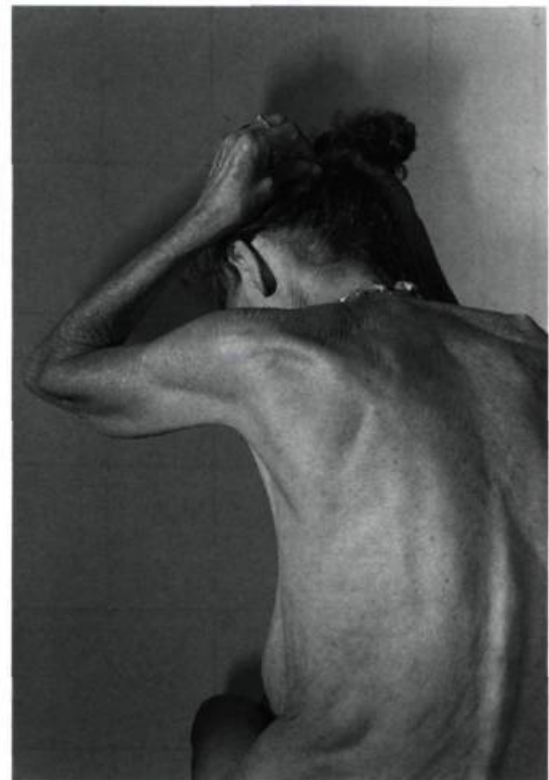
Le 17 février 1972

Laura et moi avons des «différents». Trop. Lorsque deux personnes considèrent qu'une certaine façon de faire est la meilleure, mais que le comportement de l'une d'elles va à l'encontre de cette entente, il y a quelque chose qui ne va pas. Supposons aussi que la partie «adverse» s'entête dans son entreprise de sabotage, tout en continuant de reconnaître le bien-fondé de la conduite choisie, son attitude devient ambiguë et amène le partenaire à se poser des questions: fait-elle cela pour me contrarier ou agit-elle de la sorte parce qu'elle n'arrive pas à faire autrement?

Le 21 février 1972

C'est la fin. Laura est arrivée de Toronto vendredi dernier et m'a parlé de la nécessité d'une «rupture provisoire». Je suis anéanti. Il y a quelque chose en moi qui détruit tout, y compris moi-même. Ça fait un moment que je la tourmente par mes paroles. Ma jalousie en est la principale responsable. Comment la reconquérir? Elle a perdu patience. C'est un désastre. Je n'aime pas ça du tout. Mon Dieu! c'est affreux. Elle m'a quitté, ainsi que tout ce qu'il y avait entre nous. L'aliénation a bouclé sa boucle. On dit que l'on peut toujours repartir à zéro... pour finalement aboutir au même point. Je suis fatigué de tout ça. Fatigué à en mourir.

2 h



Le 22 février 1972

Elle est encore partie. Je ne suis pas certain, mais il m'a semblé qu'elle hésitait. Lundi, elle a tout de même loué un appartement dans le centre-ville. La fin est-elle reportée à plus tard? Elle essaie de gagner du temps peut-être. Que vais-je faire pendant ce temps? Je suppose qu'il me faut attendre jusqu'en juin. Nous attendons, attendons et attendons encore. Elle a été poussée trop loin, vraiment trop loin. J'ai retrouvé un mot d'elle: elle m'y disait qu'elle s'absentait quelques jours «pour que nous puissions nous calmer et décider ensuite de la meilleure chose à faire».

À quand remonte ce mot? Combien d'avertissements m'a-t-elle donnés?

Le 1^{er} mars 1972

J'ai désespérément tenté d'arranger les choses. Rien à faire. Hier, j'ai signé un bail d'une durée de trois mois. Un endroit lugubre. Je préfère sortir. Ici, je suis incapable de faire quoi que ce soit. Là...

Je crois bien que c'est la fin. Une fin pénible qui me laisse un goût amer.

Le 2 mars 1972

C'est fait. Je suis démenagé. Un nouvel espace, seul. Atroce. Elle veut que je sois là demain, pour son

April 7, 1972

Last Sunday in despair I called her at the Americana Hotel where she has been for a week. At six o'clock in the morning she cried and said the word - SEPARATION for a year! Baloney, it's the end.

How do I feel? How does she? Who knows "I cannot live with you anymore."

Nothing with Annette. I'm confused. I do not enjoy sex with her but I like her quite a bit. She is too slim for me. I'm afraid.

09:42

May 7, 1972

Percy has been hit by a car! So she says. Poor friend I am going to pieces - my little fellow, the little companion - the dear Percy. I have not expressed my grief. The idea of the poor beast suffering. I hope, I do hope he gets by. My little dear friend, oh that's a real blow to me, poor little Percy. I trembled over him. I do love that animal. The very thought is awful. I found some dried blood in the dining room. I could not believe that! but it must be his.

10:36

May 8, 1972

This morning I called the doctor and got the story: Percy is being operated - his femur has been fractured. Annette took me to the hospital; she was good with me. Percy is in another section.

September 19, 1972

Dear Laura,

Yesterday we met on Sherbrooke St. Symbolically, you were on one side of Mountain St. I on the other. The street light seemed longer and thoughts crossed my mind... it's significant that you forgot the cigarettes; it's unimportant but characteristic. It's significant that I lost my temper yesternight: Laura whether you realize it or not the separation has hurt me: not that much the separation but the idea of having spent 9 years of my life trying to do the impossible: live in the atmosphere of serenity and sincerity; you were the supposed partner.

Of course I DO NOT want your financial help for an apartment. I'm used to displacements: that's what I've been doing for the last 25 years.

Of course you do not ever want to know about me; it was important for me to be visited in Egypt, in "my" place just to see how I was. But you have and had other preoccupations.

That's all Right. Everything is, if it is.

Harry Strong

P.S. This is my last note of the kind.

P.S. 2 This station will not transmit any longer.

12:54

February 11, 1977

13:00

I remember because I grew up remembering. My grandfather used to say I remember when you were little and your hair was all curly - like Shirley Temple. And my mother said remember to clean your dish and my father said remember to finish your homework before you play with Emile, Linette and Collette. I remember that Linette and Collette were killed in the San Vittore prison in October 1943. I do remember but not too much. And, God knows, I do not live in the past, as many of my North American friends say. I live in the present, but not here and now.

I remember Giuseppe, who sat with me on the school desk and we struggled with our first existence problem in mathematics and he said: Existence! in Poland I spent six months in a furnace - to hide from the SS! Then we went to play ping-pong for 3 hours. Then I understood that if anything "exists" it is life! And I stopped thinking about Freud who interpreted dreams and threw away the Psychology of Success by some Atkinson or other. And I remember, Georges Armir who in 1947 was 26 but had white hair and looked older than that. Anna Maria said do not speak to him about Stalingrad but I did. Did the Red Army torture him? No he said the steppe did: it tortures the Russian too. I did not ask any more because I remembered that terrible Sunday noon in January 1944 when I ran out of my sick bed because the noise was so terrifying and the shrieking of the howitzers so terribly terribly awesome.

Yes! War is terrible! But then again when I screamed and tried to convince the crowd in Rockefeller Plaza that a bombing of Hanoi must be a terrible experience, they took me aside and thought I had a fit of madness.

15:10

May 8, 1977

Another empty weekend - V-Day Europe is approaching. It's Donna's birthday - I do not wish to call her. What for!

The truth is that my state of inertia is caused by a deep feeling of insufficiency. Worse even, at the age of 45, all my expectations have failed.

15:24

Second male voice - He had little more than ten years to go. He died around 4:00 p.m. on October 30, 1987 at the Royal Victoria Hospital in Montreal, from pancreatic cancer.

Sunday night, March 11, 1979

I just got my letters back from Donna - this should put a true end to our relation - forever and for good - I do not wish to see her anymore I hope to stick to it. She seemed a bit shocked - so was I. My parting words were: ...you offended me too much not by what you did, that much, but by what you said and then I added... do not consider me a friend... It's over.



She said she understands my animosity. She has been very understanding throughout. Indeed. I was alone with her and I am alone without her. No change whatsoever.

I feel empty. A strange feeling of relief - a bit like dying - the same feeling that I had with Ophra in 1953-4 and with Ethel in 1957-8.

Same night, March 11, 1979

Jacques Brel sings a song about soldiers.

The temperature is dropping every minute - I am restless and so should I be.

Second male voice - The last time I saw him was on the evening of October 29. He was very close to death and probably didn't know I was there. I tried to speak to him through his coma. I said, "Everything has been taken care of, Harry." After all, he had a will, thanks to me, and soon I would find this diary as Ed and I tore through the belongings in his apartment house locker. I wept in the car.

Monday March 12, 1979

Strange feeling of relief continues, I think of her but at a distance. When will she disappear from my mind?

Today I decided to write an article on Israel. It is high time.

Strange I do not have much to report - it is the quiet after the storm.

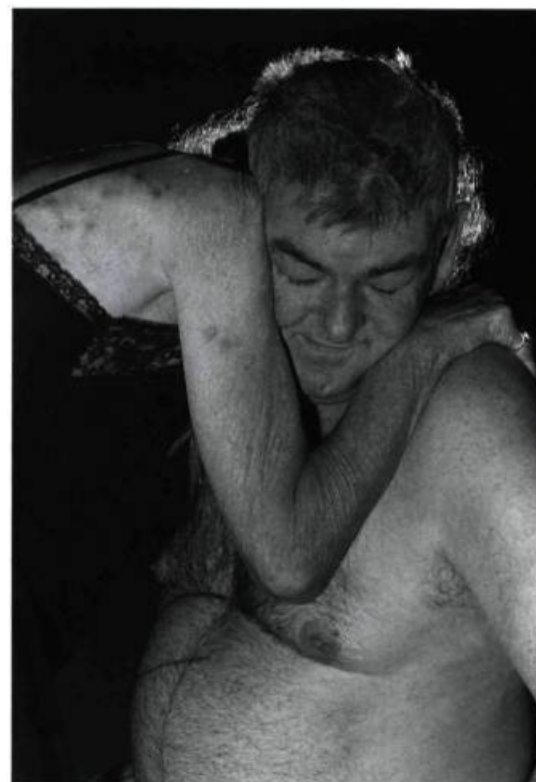
March 14, 1979

18:05

Yesterday I met Donna on St. Catherine I had to nod to her - and she did. I feel lonely and repetitious - I wish I were more active. Age I guess creeps in on me; I am quite obsessed with it.

18:22

Second male voice - When Harry started to die he began to lose the weight he'd picked up and carried on from somewhere in his thirties. It wasn't much - 25 lbs approx... without a functioning pancreas eating became a problem... the stomach pains... such shit you know... goddamit he went into the hospital in May... he was frightened... the weight was falling off... the doctors started their tests their biopsies... nothing nothing nothing but he felt bad and he was scared... it was coming true... the usual fears... cancer vD mental collapse etc... when they went for his gall bladder he panicked in recovery, pulled all the tubes, tried to escape... screamed for his contacts in the military to save him... to be informed of his condition... it was always grey in that room like always... he had visitors... he had me... he certainly had me... I began to do the mail, the money... to check the apartment... he was his difficult self and he was frightened... how did I get as involved?... and he let me... there were others... I didn't like 'em.



They were strange broken odd half - people from the cegeps - his colleagues? It made me furious to be around them... especially the women the ones Harry always drew... They all seemed so useless their grief so misplaced almost impractical... It was for them... and Harry seemed to demand that they calm him always... I didn't want to calm him like that... the drug doctor was best at it... a marvel at it... "where is your pain so I can take it away... tell me does it hurt there... we should all take lessons... Harry resisted death in a way I don't understand... it was frightened of course and demanding but sentimental and soft and full of complaint... his women were so drawn to it... they encouraged it... and in the end they really weren't there for the practical things... their lives suddenly intervened away from the sick-bed... they did a sort of theatre for the hospital... it didn't really seem for Harry at all. Several times I went to his apartment and took photographs... I did take photographs... his shoes, his mattress, his socks and underwear, the picture of his mother and father... I went through things... I was frightening... Harry felt it... they all felt it... the doctors thought I was some other doctor... I don't understand why I am this way... I wish he had not died... I wish I knew something... I loved the fucker... and I remain so curious.

21:30

I have to find some way out. We must find a way out. I met tonight the ex: girl friend of Earle Counter: has she

February 15, 1972

Dr. Fleury was not very encouraging nor does he inspire much confidence. My "Oedema gravis" is over but my right side of the face is in trouble - I felt a small lump in the jaw. Hot again! I cannot sleep.

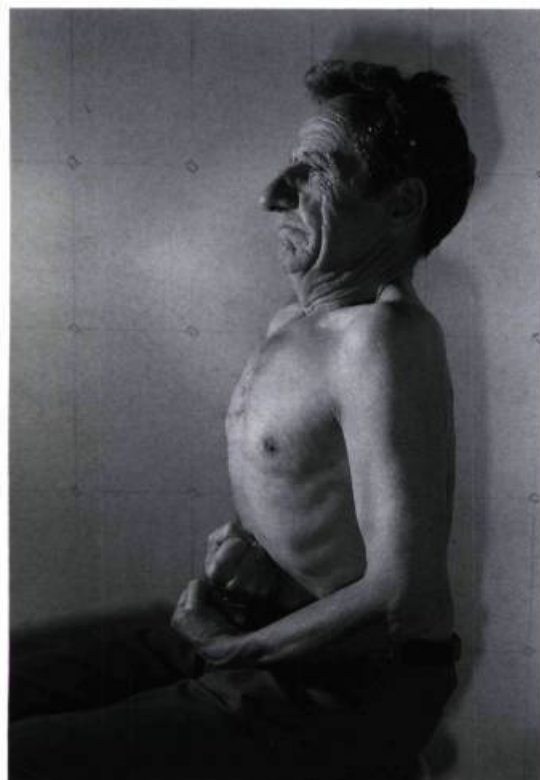
Laura does not know how I much I miss her.

February 17, 1972.

Laura and I have "differences." Too many. If two people agree that a certain course of action is beneficiary but one opposes it by action, then something is not right. Suppose further, that the "opposing" number persists in his sabotage and continues to acknowledge the necessity for proper action, then his or her behaviour is ambivalent and leads the partner to question himself: is she doing it to antagonize me or is she doing it because of her incapability to act otherwise?

February 21, 1972

This is the end. Last Friday Laura arrived from Toronto and told me that she favours a "Temporary Separation." I'm mortified. There is something in me which destroys whatever I have including myself. I have mistreated her with verbal abuse for quite a time. My jealousy caused much of it. What can I do to regain her? She has lost her



patience. It's a disaster. I do not like it at all - my God it's terrible. She ended me and all there is between us. The alienation is complete. True, one can always start again - to end up in the same fashion. I'm tired of it. Tired to death.

02:00

February 22, 1972

She's gone again. I do not know, it seems to me that she hesitates, but she is getting an apartment downtown on Monday. Is the end postponed? She stalls for time perhaps. What am I to do in the meantime? Wait till June I suppose. We wait and wait and again wait. She has been pushed too far, too far, too far. I happened to find an old note from her, announcing that she would be away for a few days, "till we calm down and see where do we go from here".

Who knows when was it written. How many times has she warned me?

March 1, 1972

I tried desperately to salvage the situation. Nothing doing. Yesterday a lease was signed for 3 months. Dreary place. I prefer walking out. Here, I am incapable of action. There...

It's the end I think. A very bitter end; a bad taste in my mouth.

March 2, 1972

It's done. I'm transferred. New place alone. Terrible. She wants me to celebrate her birthday tomorrow. It's weird. I begin to think she is sincere in her belief that a reconciliation is possible. Anyhow there is nothing else to do but wait.

I'm lonely and bedazzled.

03:36

March 3, 1972

Laura wanted to celebrate her birthday with me; it was a fiasco; She was tired, I very depressed. I still am.

March 4, 1972

The readjustment to solitary life is painful. I cannot sleep. It's past midnight. I went out 3 times - the feeling of being alone is overwhelming.

This morning I called Annette. She was extremely sympathetic.

March 7, 1972

This charade must stop. I have to start my work very seriously.

March 8, 1972



I have fears of dying. I am mostly afraid of protracted disease in hospital where the smells presage stench - putrefaction. Cancer - the ultimate of growth.

04:45

March 9 and 10, 1972

I cannot sleep. It's terrible - a frustrating day like many others. Laura is in Quebec (is she?). I went to Grosvenor; could not stand it; it felt like some stranger's place. Met some fellow derelicts, one sane. We exchanged some ideas on death, Death indeed comes slowly. Every day a little bit.

March 16, 1972

The exams are scheduled for the 2nd of May - the dental operation for the 27th of April.

05:30

Second male voice - I have three pieces of dental work from Harry's mouth: two gold crowns and a porcelain tooth on a post. They're very heavy; pieces of cement and what appear to be bits of tooth enamel still cling to them. Were they actually Harry's? When I began taking care of his apartment they were on a glass shelf in the bathroom cabinet. They remained right there even after the place had been cleared and the cabinet emptied of everything else. So I took them. I keep them and I'm looking at them now.

Yesterday, Laura met me at the Bistro where I introduced her to the biggest fucker in town. She behaved miserably, not paying the slightest attention to me. We dragged on till 4 in the morning. The last blow was of course her refusal to let me sleep at Grosvenor. Really disgusting.

March 18, 1972

Yesterday I called. We decided to go out. She promised to do so. We met at the Bistro. she changed her mind, wanted me to leave. I refused, she left: stupid, and very mean. I detect a line of action there.

March 19, 1972

The whole thing is really fucked up. She wants her total freedom: freedom to come and go as she pleases. Fine? Why am I reluctant to accept reality? What am I fighting for? For a lasting friendship? But is there any friendship left? What goes in her mind?

07:15

March 22, 1972

My tooth was operated. Annette called about 5pm; "my wife" has not yet. Hate that place - the Bistro - and its cronies. Yesterday I could not stand it. I went there and spent 2-3 empty hours.

Laura, this woman, must have tasted the delights of love with some stud; she has grown steadily colder during the



week. I'm convinced of her intentions - she wants to get rid of me. I will not call her on the phone. I will stick to my PROPOSITION.

07:55

March 23, 1972

I met Julie - a wonderful woman - will she call me? And if so what? A. called while I was out. She said: "Life is complicated." She must be loving me. Do I? Oh my! At 39, behaving like a schoolboy again!

Monday, March 27, 1972

There is incontrovertible evidence that my beloved Laura has slept with somebody - it must be McKenzie - a good man but somehow a clod.

Wednesday, March 29, 1972

Laura just called - I congratulated her on making the grade. She was very upset, not that I may be upset, but because her reputation is being damaged. She is also concerned that Suzanne McKenzie's friend might discover what I know. "Criminals" are always careless.

I was trembling before I saw her.

09:04

perdu la main. Pauvre Tommy... elle n'est vraiment pas très en forme : elle parle de libération et d'une bonne baise avec une brute quelconque! Tout simplement pathétique.

Plan d'attaque :

D'abord, véhicule pour lancer une offensive dans le secteur du Vieux-Montréal.

On ne fait pas de prisonniers.

Le samedi 17 mars 1979

J'ai vu Donna monter dans sa voiture et un homme assis à ses côtés. Ça a été un choc terrible, surtout lorsque je pense que la nuit dernière, aux alentours d'une heure trente, j'ai constaté à mon retour que son appartement était plongé dans l'obscurité.

Autre voix masculine — L'appartement de Harry se trouvait au «Shaddy Nook», sur la rue du Souvenir, en face de chez moi et quatre maisons à l'est de l'appartement de Donna. Son appartement était au deuxième étage, la façade donnant sur la rue.

La façon dont cette vision m'a affecté est tellement bizarre. J'en suis encore tout remué. Ça me rend furieux de l'imaginer en train de faire l'amour avec d'autres. Il faut que je reprenne mes esprits.

23 h 19



Le 18 mars 1979

L'image de Donna assise dans sa voiture auprès de cet homme est en train de virer à l'obsession. Je l'imagine faisant l'amour avec ce type. Malgré que ce soit moi qui l'ai laissée, cette idée me fait encore du mal. Je n'arrive pas à réfléchir de façon cohérente. Il me faut oublier cette image et cette femme. Et pourtant, les souvenirs ne cessent d'affluer et de m'agacer au-delà de toute logique et de tout entendement. J'arrête de penser pendant quelques secondes, et les images se mettent à refluer. Cette femme, cette femme, cette infecte putain! Je la maudis. J'ai été énervé toute la journée. Je rentrais, je sortais et je rentrais encore. Je suis vraiment très perturbé.

24 h 06

23 h

Elle est revenue, et la question qui me ronge maintenant : est-elle seule?

Pourquoi cette femme domine-t-elle encore ma vie?

24 h 19

Scénarios possibles :

Elle a passé la fin de semaine avec quelqu'un. Je ne pense pas qu'elle soit allée à sa maison de campagne — je l'ai appelée deux fois. Elle a dû rouler un bon moment. La voiture est très sale.

Samedi midi (plutôt vers une heure), elle n'est pas partie seule : des vêtements sur un cintre — ce n'est pas son habitude. Si elle est partie hier, et qu'elle est revenue aujourd'hui, elle était peut-être en compagnie de Merrill — peut-être à Lachute? Je ne sais pas avec qui elle était — elle n'avait pas de voiture. Elle ne téléphone pas, et je suis convaincu qu'elle ne le fera jamais plus.

Question : Pourquoi m'obsède-t-elle autant?

23 h 30 : Toujours très agité — je suis sorti manger, et j'ai vu qu'elle n'était pas chez elle. Se pourrait-il qu'elle ait un amant à Montréal?! Mais bien sûr.

Je me demande de quoi il a l'air. Si c'est l'homme que j'ai aperçu samedi — il me faisait penser à Merrill. Étrange, je suis de plus en plus tendu. Mon doux Jésus! Comment se fait-il que je n'arrive pas à l'effacer de ma mémoire?

Le 6 septembre 1981

Après de nombreux mois d'hésitation et de tergiversations, j'ai pris l'appartement en août. C'est curieux, mais je me sens mieux dans ce décor — même si je fais la grimace en entrant.

Autre voix masculine — Harry était consterné. Tant de gens vivent comme des porcs. Mais il était parfois déprimé par ses propres efforts pour mener une vie spartiate. Il ressentait une sorte de vide spirituel.



Par exemple, les photographies que j'avais prises de sa chambre de la rue Durocher, en janvier 1974, l'avaient profondément affligé. Avant de les voir, il était fier et heureux de la façon dont il avait réussi à tout ramener à l'«essentiel». Il m'avait demandé de faire quelques clichés dans le but de démontrer la justesse de son point de vue. Le résultat ne correspondait pas du tout à ce qu'il avait imaginé. J'aurais pu lui dire dès le départ.

Il y a près de TROIS SEMAINES qu'Anne est avec moi — ça rend la vie plus facile. Je dois faire attention avec elle, je dois surtout éviter de...

26 h 43

PRETTY RIBBONS — HARRY STRONG'S DIARY

February 15, 1972

Dr. Fleury was not very encouraging nor does he inspire much confidence. My "Oedema gravis" is over but my right side of the face is in trouble — I felt a small lump in the jaw. Hot again! I cannot sleep.

Laura does not know how I much I miss her.

February 17, 1972.

Laura and I have "differences." Too many. If two people agree that a certain course of action is beneficiary but one opposes it by action, then something is not right.

Suppose further, that the "opposing" number persists in his sabotage and continues to acknowledge the necessity for proper action, then his or her behaviour is ambivalent and leads the partner to question himself: is she doing it to antagonize me or is she doing it because of her incapability to act otherwise?

February 21, 1972

This is the end. Last Friday Laura arrived from Toronto and told me that she favours a "Temporary Separation." I'm mortified. There is something in me which destroys whatever I have including myself. I have mistreated her with verbal abuse for quite a time. My jealousy caused much of it. What can I do to regain her? She has lost her patience. It's a disaster. I do not like it at all — my God it's terrible. She ended me and all there is between us. The alienation is complete. True, one can always start again — to end up in the same fashion. I'm tired of it. Tired to death.

02:00

February 22, 1972

She's gone again. I do not know, it seems to me that she hesitates, but she is getting an apartment downtown on Monday. Is the end postponed? She stalls for time perhaps. What am I to do in the meantime? Wait till June I suppose. We wait and wait and again wait. She has been pushed too far, too far, too far. I happened to find an old note from her, announcing that she would be away for a few days.



"till we calm down and see where do we go from here".

Who knows when was it written. How many times has she warned me?

March 1, 1972

I tried desperately to salvage the situation. Nothing doing. Yesterday a lease was signed for 3 months. Dreary place. I prefer walking out. Here, I am incapable of action. There...

It's the end I think. A very bitter end; a bad taste in my mouth.

March 2, 1972

It's done. I'm transferred. New place alone. Terrible. She wants me to celebrate her birthday tomorrow. It's weird. I begin to think she is sincere in her belief that a reconciliation is possible. Anyhow there is nothing else to do but wait.

I'm lonely and bedazzled.

03:36

March 3, 1972

Laura wanted to celebrate her birthday with me; it was a fiasco: She was tired, I very depressed. I still am.

Bien évidemment, JE NE VEUX PAS de ton argent pour un appartement. J'ai l'habitude des changements; je vis comme ça depuis 25 ans.

Tu ne veux bien sûr plus entendre parler de moi. La visite en Égypte était importante à mes yeux; la visite «chez moi» pour constater comment je me débrouillais. Mais tu as, et avais, d'autres préoccupations.

C'est parfait. Tout est parfait, si ça l'est.

Harry Strong

P.-S. : C'est la dernière fois que j'écris à ce propos.

P.-S. bis : Cette antenne ne retransmettra plus.

12 h 54

Le 11 février 1977

13 h

Je me rappelle parce que j'ai passé mon enfance à me rappeler. Mon grand-père disait qu'il se rappelait de moi tout petit et de mes cheveux frisés, comme ceux de Shirley Temple. Et ma mère qui me rappelait de laver mon assiette, et mon père qui me rappelait de faire mes devoirs avant d'aller jouer avec Émile, Linette et Collette. Je me rappelle que Linette et Collette ont été tuées à la prison de San Vittore, en octobre 1943. Je m'en rappelle mais pas trop. Et Dieu sait que je ne suis pas quelqu'un qui vit dans le passé, comme disent nombre de mes amis nord-américains. Je vis dans le présent, mais pas ici et maintenant.



Je me rappelle de Giuseppe, assis près de moi à l'école et avec qui j'ai tenté de résoudre mon premier problème existentiel en mathématiques. Et il avait dit : «L'existence! En Pologne, je me suis terré six mois dans une fournaise pour me cacher des S.S.!» Puis, nous avons joué trois heures au ping-pong. C'est alors que j'ai compris que si quelque chose «existait», c'était la vie! Je me suis ensuite arrêté de penser à Freud qui interprétait les rêves et avait rejeté la psychologie du succès d'un certain Atkinson ou d'un autre. Et je me rappelle de George Armir qui avait 26 ans en 1947, mais que ses cheveux grisonnants vieillissaient. Anna Maria m'avait dit de ne pas lui parler de Stalingrad, mais je l'avais tout de même fait. Est-ce qu'il avait été torturé par les soldats de l'Armée rouge? Non, les steppes s'en sont chargées : elles torturent aussi les Russes. Je ne lui ai rien demandé de plus, car je me suis rappelé de ce terrible dimanche midi de janvier 1944, lorsque je suis sorti de mon lit en courant, malade, complètement terrifié par le vacarme assourdissant et les hurlements stridents des obusiers. Ouh! La guerre est horrible! Et pourtant, lorsque je me suis mis à crier pour tenter de convaincre la foule rassemblée sur la place Rockefeller que le bombardement de Hanoi était quelque chose d'effrayable, ils m'ont amené à l'écart en pensant que j'étais pris d'un accès de folie.

15 h 10

Le 8 mai 1977

Une autre fin de semaine morose – le jour J européen

approche. C'est l'anniversaire de Donna – je n'ai pas envie de l'appeler. À quoi bon!

La vérité, c'est que mon apathie résulte d'un profond sentiment d'insuffisance. Pire encore, j'ai 45 ans, et tous mes rêves se sont soldés par des échecs.

15 h 24

Autre voix masculine – Il lui restait à peine plus de 10 ans à vivre. Il s'est éteint des suites d'un cancer du pancréas aux environs de 4 h de l'après-midi, le 30 octobre 1987, à l'hôpital Royal Victoria de Montréal.

Le dimanche 11 mars 1979, en soirée

Donna vient tout juste de me rendre mes lettres – ce geste devrait définitivement mettre un terme à notre relation – pour toujours et à jamais – je ne veux plus la voir et je n'ai pas l'intention de changer d'avis. Elle semblait ébranlée – je l'étais aussi. Les derniers mots que j'ai prononcés avant de la quitter ont été : «... tu m'as trop blessé, pas tant par tes gestes que par tes paroles, puis j'ai ajouté, ne pense pas que nous serons amis... c'est terminé.»

Elle m'a dit comprendre ma rancune. Elle est demeurée très compréhensive jusqu'à la fin. À dire vrai, j'étais seul avec elle, et je suis seul sans elle. Je ne constate absolument aucune différence.



Je me sens vide. Je ressens un soulagement étrange – un peu comme si j'étais mort – le même sentiment qu'avec Ophra, en 1953-54, et qu'avec Ethel, en 1957-58.

Ce même soir du 11 mars 1979

Jacques Brel chante une chanson qui parle de soldats.

Il fait plus froid à chaque instant – je suis agité et c'est normal.

Autre voix masculine – Je l'ai vu pour la dernière fois le soir du 29 octobre. La mort allait l'emporter d'un instant à l'autre, et il ne se rendait sans doute pas compte de ma présence. J'ai essayé de lui parler en dépit du coma dans lequel il avait sombré. J'ai dit : «On s'est occupé de tout, Harry.» Il avait finalement rédigé son testament, grâce à moi, et je n'allais pas tarder à découvrir ce journal; découverte qui se produisit alors qu'Ed et moi étions occupés à trier ses affaires, dans la remise de son immeuble. J'ai pleuré dans l'auto.

Le lundi 12 mars 1979

Je ressens toujours cette étrange sensation de soulagement. Je pense à elle mais comme à distance. Quand disparaîtra-t-elle de mon esprit?

Aujourd'hui, j'ai décidé d'écrire un article sur Israël. Il est plus que temps.

C'est bizarre, je n'ai pas grand chose à dire – le calme après la tempête.

Le 14 mars 1979

18 h 05

Hier, j'ai rencontré Donna sur la rue Sainte-Catherine, et j'ai dû la saluer – ce qu'elle a fait aussi. Je me sens seul, et j'ai l'impression de tourner en rond – j'aimerais être plus actif. J' imagine que la vieillesse commence à s'insinuer en moi; je suis passablement obsédé par la chose.

18 h 22

Autre voix masculine – La maladie qui allait emporter Harry a commencé par lui faire perdre tout le poids qu'il traînait depuis la trentaine. Ce n'était pas énorme – environ 12 kilos... manger était devenu un problème en raison de son pancréas malade... les douleurs stomacales... la merde... foutu bordel, il est entré à l'hôpital en mai... il avait peur... il maigrissait à vue d'oeil... les médecins ont commencé leurs examens, leurs biopsies... rien de rien, mais il se sentait mal et avait peur... les craintes du passé étaient en train de devenir réalité... les vieilles peurs... cancer, maladies vénériennes, folie, etc... quand ils se sont occupés de sa vésicule biliaire, il a été pris de panique en se réveillant de l'anesthésie, il a arraché tous ses tubes, a tenté de fuir... voulait que ses relations dans l'armée viennent à son secours... qu'on l'informe de son état... comme à l'accoutumée, il faisait toujours gris dans la chambre... il avait des visiteurs... il m'avait moi... c'est certain, il m'avait... je m'étais mis à m'occuper de son courrier, des questions d'argent... je veillais sur son appartement... il avait toujours aussi mauvais caractère, et il avait peur... comment avais-je pu en arriver à me laisser entraîner dans cette histoire?... et il me laissait faire... et il y avait les autres... je ne les aimais pas. Ils étaient gauches et mal à l'aise – des gens qui travaillaient dans les cégeps – ses collègues? Les côtoyer me mettait hors de moi... surtout les femmes, celles que Harry entraînait toujours à sa suite... ils semblaient tous tellement inutiles, leur chagrin tellement déplacé, presque importun... ils s'y complaisaient... et Harry paraissait vouloir qu'ils le rassurent sans arrêt... Je ne voulais pas le calmer de cette façon... le médecin et sa panoplie de sédatifs et d'analgésiques remplissaient bien mieux ce rôle... un vrai magicien... «dites-moi où vous avez mal, et je pourrai soulager votre douleur... dites-moi, ça vous fait mal quand j'appuie ici»... nous devrions tous essayer de retirer quelque chose de cette expérience... je n'arrive pas à comprendre la façon dont Harry a résisté à la mort... une chose apeurée et exigeante bien sûr, mais aussi sentimentale et douce et pleine de récriminations... cela exerçait un attrait irrésistible sur ses femmes... elles entretenaient cette chose... et à la fin, elles n'étaient plus vraiment là pour s'occuper des questions d'ordre pratique... elles se sont tout à coup éloignées du lit d'agonie... elles étaient en quelque sorte en représentation pour le bénéfice des gens de l'hôpital... cela n'avait franchement plus grand-chose à voir avec Harry. Je suis allé plusieurs fois à son appartement, et j'y ai pris des photographies... j'y ai pris une foule de photographies... de ses chaussures, de son matelas, de ses chaussettes, de ses sous-vêtements, du portrait de ses parents... je faisais l'inventaire... ma conduite avait quelque chose d'inquiétant... Harry l'a senti... ils l'ont tous senti... les médecins ont cru que j'étais moi-même médecin... je ne sais pas pourquoi je suis comme ça... je voudrais tant qu'il soit toujours en vie... j'aimerais comprendre quelque chose... Je l'aimais ce salaud... et ma curiosité demeure si avide.

21 h 30

Il faut que je trouve le moyen d'en sortir. On doit absolument trouver une issue. Ce soir, j'ai rencontré l'ancienne petite amie de Earle Counter. Dieu! qu'elle a vieilli! Elle a l'air tellement fatiguée. Elle a le même âge que moi, peut-être une ou deux années de plus.

Point n°1 à l'ordre du jour : l'opération survie doit commencer.

Le 15 mars 1979

21 h 56

Je la déteste, et j'aimerais la faire beaucoup souffrir.

Le 16 mars 1979

Ma première tentative de sortie mondaine – Tommy m'a amené au club de l'université – j'y ai rencontré quelques femmes. Elles ont été gentilles avec moi. J'ai toutefois un peu

anniversaire. C'est curieux. Je commence à penser qu'elle est sincère lorsqu'elle me dit croire à une éventuelle réconciliation. De toute façon, je ne peux qu'attendre.

Je suis seul et abasourdi.

3 h 36

Le 3 mars 1972

Laura voulait célébrer son anniversaire avec moi. Un véritable fiasco. Elle était épuisée et moi, très déprimé. Je le suis encore.

Le 4 mars 1972

Réapprendre à vivre seul est un processus douloureux. Je fais de l'insomnie. Il est passé minuit. Je suis sorti trois fois – la solitude est épouvantable.

J'ai appelé Annette ce matin. Elle m'a manifesté beaucoup de sympathie.

Le 7 mars 1972

Ce petit jeu doit cesser. Je dois me remettre sérieusement au travail.

Le 8 mars 1972

Je suis envahi par des pensées morbides. J'ai presque peur de me retrouver à l'hôpital, atteint d'une maladie lente

prises et je les ai conservées; je suis présentement en train de les regarder.

Hier, j'avais rendez-vous avec Laura au Bistro, où je l'ai présentée au plus grand baiseur de la ville. Elle s'est comportée de façon odieuse; elle ne m'a pas accordé la moindre attention. Nous avons traîné jusqu'à 4 h du matin. L'insulte finale ayant bien sûr été son refus de me laisser dormir à Grosvenor. Absolument révoltant.

Le 18 mars 1972

J'ai appelé hier. Nous avons décidé de sortir ensemble. Elle me l'a promis. Nous nous sommes rencontrés au Bistro; elle avait changé d'avis; elle voulait que je m'en aille; j'ai refusé; elle est partie. Tout ça est stupide et très cruel. J'entrevois une dynamique particulière ici.

Le 19 mars 1972

Toute cette histoire, c'est de la folie pure. Elle veut être complètement libre : la liberté de faire ce qui lui plaît, quand ça lui plaît. Très bien? Pourquoi ai-je tant de difficulté à accepter les faits? Pourquoi continuer à me battre? Pour une amitié durable? Mais y a-t-il encore de l'amitié entre nous? Que se passe-t-il dans sa tête?

7 h 15

Le 22 mars 1972

J'ai été opéré pour ma dent. Annette a appelé vers 5 h de

mais parce que sa réputation pouvait en souffrir. Elle a également peur que l'amie de McKenzie, Suzanne, puisse éventuellement l'apprendre. Les «criminels» sont toujours si indécats.

Je tremblais avant de la rencontrer.

9 h 04

Le 7 avril 1972

Dimanche dernier, désespéré, je l'ai appelée à l'hôtel Americana où elle logeait depuis une semaine. À 6 h du matin, elle s'est mise à pleurer et a déclaré : «Une année de SÉPARATION!» Je n'en crois rien, tout est fini.

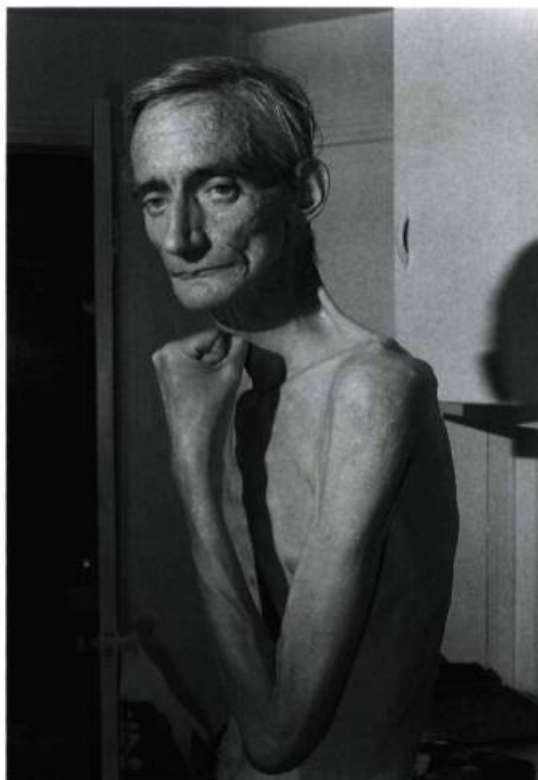
Qu'est-ce que je ressens au juste? Et elle? Qui sait? «Je ne peux plus vivre avec toi.»

Il ne se passe rien avec Annette. Je suis désorienté. Je n'aime pas faire l'amour avec elle, mais elle me plaît beaucoup. Je pense qu'elle est trop mince pour moi.

9 h 42

Le 7 mai 1972

Percy a été frappé par une voiture! C'est ce qu'elle dit. Mon pauvre compagnon, je suis atterré; mon petit camarade, mon ami à quatre pattes, mon cher Percy. J'ai gardé mon chagrin pour moi. L'image de cette pauvre bête en train de souffrir. J'espère, j'espère vraiment qu'il s'en remettra. Mon cher petit ami, c'est vraiment un choc terrible pour



et inexorable, au milieu d'odeurs qui laissent deviner la puanteur fétide de la mort – putréfaction. Le cancer : évolution ultime.

4 h 45

Les 9 et 10 mars 1972

Je n'arrive pas à dormir. C'est terrible – une journée frustrante, comme de nombreuses autres. Laura est à Québec (ou ailleurs?). Je suis allé à Grosvenor; je n'ai pas pu le supporter; on aurait dit la demeure d'un étranger. J'ai rencontré un compagnon d'infortune, un homme lucide. Nous avons parlé de la mort. Celle-ci fait peu à peu son nid. Un peu plus chaque jour.

Le 16 mars 1972

Les examens seront effectués le 2 mai – l'opération dentaire devrait avoir lieu le 27 avril.

5 h 30

Autre voix masculine – J'ai trois prothèses dentaires de Harry en ma possession : deux couronnes en or et une dent de porcelaine montée sur une tige. Elles sont très lourdes; des morceaux de ciment et de ce qui semble être de l'émail y sont demeurés accrochés. Appartenaient-elles vraiment à Harry? Lorsque j'ai commencé à m'occuper de son appartement, elles étaient dans la pharmacie, sur une étagère de verre. Elles sont restées là, même après que l'endroit ait été abandonné et la pharmacie vidée de son contenu. Je les ai donc



l'après-midi. «ma femme» pas encore. Je déteste cet endroit – le Bistro – et la faune qui le fréquente. Hier, je n'en pouvais plus. J'y ai perdu mon temps pendant deux ou trois heures.

Laura, cette femme, a sans doute goûté aux joies de l'amour avec un quelconque étalon; elle est de plus en plus froide à mon égard depuis une semaine. Je suis certain de connaître ses intentions : elle veut se débarrasser de moi. Je ne l'appellerai pas. Je m'en tiendrai à ma PROPOSITION.

7 h 55

Le 23 mars 1972

J'ai fait la connaissance de Juliette, une femme merveilleuse. Va-t-elle me rappeler? Et puis si elle le fait? A. a appelé pendant que j'étais sorti. Elle a dit : «La vie est compliquée». Elle est sûrement amoureuse de moi. Et moi? Seigneur! J'ai 39 ans et je me conduis encore comme un gamin!

Le lundi 27 mars 1972

C'est flagrant : ma Laura chérie a couché avec quelqu'un – sûrement McKenzie – un homme bien mais un peu lourdaud.

Le mercredi 29 mars 1972

Laura vient tout juste de m'appeler. Je l'ai félicitée pour avoir réussi à faire une conquête. Elle était dans tous ses états, pas parce que cela pouvait m'affecter,



moi. Pauvre petit Percy. J'en ai tremblé. Je l'adore cet animal. Je suis bouleversé dès que j'y pense. J'ai trouvé des traces de sang séché dans la salle à manger. Je n'arrivais pas à y croire, mais ce devait être le sien.

10 h 36

Le 8 mai 1972

J'ai appelé le vétérinaire ce matin, et il m'a mis au courant. Percy est en train de subir une opération; son fémur est fracturé. Annette m'a conduit à l'hôpital. Elle a été gentille avec moi. Percy est dans une autre section.

Le 19 septembre 1972

Chère Laura,

Hier, nous nous sommes croisés sur la rue Sherbrooke. De façon toute symbolique, tu marchais d'un côté de la rue de la Montagne et moi de l'autre. Le feu de circulation semblait ne vouloir jamais changer de couleur, et certaines pensées se sont mises à me traverser l'esprit... Il est significatif que tu aies oublié tes cigarettes, ce n'est pas important mais typique; il est significatif que je me sois fâché hier soir, Laura, que tu t'en rendes compte ou pas, notre séparation m'a fait du mal; pas tant la séparation comme telle que l'idée d'avoir passé neuf années de ma vie à tenter de réaliser l'impossible : vivre une relation sereine et sincère. Tu étais la compagne élue.

Harry's *Diary* is at the heart of Donigan Cumming's most recent work, *Pretty Ribbons*, a series he developed for over ten years. Marking an outstep from all that this photographer has produced to date, *Harry's Diary* stands out by its facture, its quasi amorous manner of depicting its subjects and by the starkness of each of its photograph's dramatic climax.

Eighteen photographs are aligned on a wall covered with excerpts from Harry Strong's diary. The words are reproduced in printed characters on ordinary paper. Harry is a friend of the photographer who died of cancer of the pancreas at age 55. He left his diary to Donigan Cumming who edited certain passages for the purpose of this series. Only one female character figures in these series; she is Nettie Harris and she glows. At once muse and chameleon, sphinx and phoenix, Nettie Harris is a reservoir of memories and images, of experiences and traumas, of suppressed and transgressed fears. The space is turned into an immense white room in which fleeting moments are developed, suggested, invented and remembered by bodies, by couples that form and break. Because this is the story of Harry Strong's diary: relationships that cannot withstand time, a world of deceptive love and renewed betrayals.

One woman is in turn associated with five different male protagonists; together they represent ten couples who partake in staged relationships that are revived rather than repeated. And with each revival we find uniqueness and difference. Reduced to their simplest form, these poses are highly evocative. A succession of expressions of the body at rest, they rely on the gestural language of bodies in proximity to one another. One may detect different forms of complicity and closeness between Nettie Harris and her transient partners: physical resemblances such as those existing between a brother and sister, sexual tension, the fragility of a body in sickness, profound lassitude or total licentiousness between man and woman.

"Photography proposes to make us resemble our own selves without any criteria with which to judge this resemblance, to the point that, resemblance is to resemble nothing at all, or that we should all resemble each other."¹

Places and memories are revisited as poses or gestures are resumed. Traces are inscribed even deeper, they are re-engraved to better endow the body. The strength of the images sustained by Nettie Harris' presence make it difficult to disassociate the model from the woman close to eighty years of age. Between life and the stage exists an entire world of delusions and fantasies which at times we wish to be true and at others, we would like to be imaginary.

"I am already but a fine film veiling an assortment of memories. I can no longer endure. What would become of me should the skin rupture?"²

donigan cumming

Harry's Diary

Silver prints

Donigan Cumming is a Montreal photographer. His work has been exhibited in museums and galleries across Canada, in the United-States and in Europe. Along with his solo presentations, he has participated in photography biennials and thematic group exhibitions.

Nicole Gingras curated the exhibition Donigan Cumming — Diverting the Image / Détournements de l'image, presented at the Art Gallery of Windsor, Ontario and included in the exhibition *Les Cent Jours d'art contemporain de Montréal*. She directed *Les Images des autres*, a film about four photographers, and has written essays on photography, film and video. Nicole Gingras is currently working on a second compilation of essays discussing the relations between photography and film.

We are drawn to the gallery's walls, to the intimacy of the documents that paper them. Our gaze superimposes itself onto the invisible voices diffusing the very same words we are reading. This overlapping of sound and vision illustrates Cumming's proclivity to interrelate the two faculties. It also reveals the complexity of a device that hesitates between evanescence and corporality. There is something at once disquieting and moving in these bodiless voices which obliquely recall the division caused by the inevitable separation between the model and her image, between the stage / the real and the staging. By integrating his voice into the sound track, Cumming creates yet another shift. He mixes his own voice with the voices of the man reading excerpts from Harry Strong's diary and Nettie Harris reciting one of her poems. Just as the models and characters of his imposing fresco, Cumming is at once himself and another in this impressive cycle of romantic investigation.

From one image to another, from one passage of the diary to the next, we sense the photographer's and models' shared desires and needs: to concentrate on the marks borne by the bodies and to search for the everyday occurrences that help render each existence unique. Donigan Cumming's work clearly manifests his fascination for oral transmission. He knows all too well the charm of an anecdotal setting, its irresistible impact on the imaginary. A complex network of effects and impressions is engaged, and we are invited to reflect upon how emotions become memory, how the passing of time inspires us to reconsider the fragility and vulnerability of experience. The images are read as varying components of a reality and the succession of words are repeated. Together, they form a loop originating with the endless text which, doubled, sustains the photographic serie's mirror effect. Cumming's characters impose themselves upon us as they expose themselves to us.

Both voice and body leave traces. They set astir the inertia that often impregnates the images. The voice speaks of the body, it is the body's memory. Nettie Harris lends her body, her voice and her story to the story of Harry Strong. Nettie Harris is an ambivalent figure, difficult to pin down. She is forever present, never the same and always herself in the way she nurtures the rapport of seduction and fascination. The photographer and his model seem to grow closer, suprisingly near. What they have given us to see are *images* informed by their presence, by their regard and their vision.

Under the ascendance of Nettie Harris' magnetism and the accounts of Harry Strong, *Harry's Diary*, with its intimate setting, touches upon the daily dramas that make up our very existence. In this flux of images and words, photography and sound become fictional components. Characters appear and disappear. Their passage taints the images we are looking at, and their presence discloses the weight of body on memory and the void of disappearance.

Nicole Gingras

Translated by Jennifer Couëlle

1. SALLENAVE, Danièle, "Le corps imaginaire de la photographie", *Le Corps et ses fictions*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 93.

2. HAUSHOFER, Marlen, *Le Mur invisible*, Paris, Éditions Actes Sud, Collection Babel, 1992, p. 244.

